

Bérénice en était sûre. Les montagnes s'étaient élevées de plusieurs centaines de mètres pendant la nuit. À présent, leurs cimes éventraient les nuages les plus hauts, baignant dans les entrailles d'un ciel inhospitalier. La jeune femme se tenait sur le pas de la porte, les bras en croix sur la poitrine. Ses frêles mains serraient avec force les manches de son gilet de laine noire. Frigorifiée, son regard se perdait dans le voile éthéré d'un brouillard aux allures chancelantes. C'est à peine si elle distinguait la petite église qui bravait les éléments en contrebas, au beau milieu du col des Mosses.

En contemplant ce décor de grisaille humide et glaciale, Bérénice n'avait cessé de ressasser l'épigramme du panneau solidement accroché à la porte vitrée du lieu de culte du petit village : « Le Maître est ici et Il t'appelle ». Mais, à cet instant précis, la jeune femme n'avait qu'une seule envie : hurler sa peur, expulser hors d'elle les tourments qui lui martelaient l'esprit. Sébastien, Jacques, Marc... qu'étaient-ils devenus tous les trois ? S'en étaient-ils sortis ? Étaient-ils encore vivants ?

La larme qui apparut discrètement au coin de son œil droit n'avait rien à envier à la pureté cristalline des milliers de gouttes d'eau qui, partout, lentement, se formaient au gré des traînes vaporeuses de la brume d'altitude. Certaines s'accrochaient désespérément à leur support en se déformant sous les faibles assauts d'un souffle à peine perceptible. D'autres s'écrasaient au sol dans un léger cliquetis aigu. Mais la larme de Bérénice, elle, roulait sur son visage avec la même lenteur exaspérante d'un temps suspendu, comme arrêté.

Bérénice frissonna sans retenue. L'humidité ambiante la pénétrait, lui vrillait tous les muscles de son corps. Les tremblements devenaient de plus en plus incontrôlables. Elle allait s'apprêter à regagner la chaleur du chalet lorsqu'une intuition la stoppa net. Tournant le dos à la vallée, son visage se détendit. De façon étonnante, la raideur de ses membres se relâcha. Lentement, elle se retourna.

La silhouette de l'homme surgit instantanément. Elle ne reconnut pas immédiatement la démarche. Mais lorsque les traits du visage du visiteur apparurent, Bérénice afficha les prémices d'un sourire. C'est au moment où elle distingua les larmes sur le visage de l'homme qu'elle comprit. Un hurlement s'échappa de sa gorge et résonna partout contre les flancs des montagnes. Ses forces l'abandonnèrent, son corps vacilla. Déjà, l'homme avait fondu sur elle et la maintenait debout, fortement serrée contre lui. Le cri n'avait pas faibli jusqu'au dernier

filet d'air. Même au plus près, jamais il n'aurait été possible pour quiconque d'entendre les frêles paroles du visiteur :

— Pardon Bérénice... Pardon.

*

Bien des années plus tôt

Dans une banlieue parisienne – Novembre 2005,

Les flammes dévorent tout sur leur passage. Déformé par la chaleur inouïe du brasier, le squelette métallique d'une voiture laisse deviner ses os noircis et calcinés. Il ne reste déjà plus rien du véhicule incendié. Non loin de là, au pied d'une barre de béton, des yeux guettent. L'obscurité est leur alliée. Parmi eux, quelques uns témoignent d'une réelle impatience. Encore quelques minutes, peut-être quelques secondes, et ils seront là.

Enfin, ils arrivent. Les sons stridents des deux-tons annoncent la fin de l'attente. Fourgons bleus, fourgons rouges ou fourgons blancs, qu'importe ! Un point commun les lie : l'éclat bleuté de leurs gyrophares affolés, le bleu de l'autorité. Le même bleu que celui d'un ciel heureux qu'ils ne voient jamais, le même bleu que celui de la mer qu'ils n'ont jamais vue... Un bleu chargé d'espoir que leur avenir est incapable de leur promettre.

À peine arrivés, les hommes en uniforme se jettent dans un combat perdu d'avance contre les flammes destructrices. Mais, un autre combat commence lui aussi. Des pierres, des tiges de fer, des bouteilles, incendiaires ou non, pleuvent maintenant sur les soldats du feu. La protection des quelques policiers qui les accompagnent est dérisoire. Avides de révolte et de suprématie, les yeux de l'ombre se délectent du spectacle de ces hommes d'autorité qui reculent et ne peuvent rien faire d'autre que d'abandonner leurs véhicules à la haine enflammée des révoltés. Bientôt, les gyrophares explosent dans la chaleur de l'incendie.

Dans de nombreux quartiers de la ville, dans d'autres quartiers d'autres villes, partout en France, des scènes identiques se produisent. Les émeutes gagnent du terrain. La police en perd. Le point de non retour est presque atteint. Les télévisions du monde entier décrivent le chaos français. Les gouvernants serrent les poings, durcissent leurs traits et leur ton. Alors, les interpellations se multiplient. Les sanctions pleuvent. Les jets de pierre diminuent. Les cris retombent. La situation s'améliore. Puis, le calme revient. Le fameux calme avant la tempête...

*

Paris,

Décembre 2005,

— Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Le lieu est sécurisé ?

— Oui Agamemnon.

Le petit comité comprenait quatre hommes. La lumière volontairement tamisée permettait à chacun de se rappeler le secret que revêtait cette réunion.

— Bien. Soyez précis. Quel est le bilan ? Je vous écoute Ménélas.

— Dans l'ensemble, positif.

— Dans l'ensemble... ?

— Dans une très grande proportion, nos chevaux étaient prêts à jouer leur rôle, précisa Ménélas, à la carrure de rugbyman et au regard froid.

— Je vous ai demandé d'être précis ! fit Agamemnon, cinglant.

— Quelques réglages seront à opérer lors du prochain recrutement, l'obéissance, notamment

— Le dressage serait à revoir ?

— En partie, mais d'après nos spécialistes en la matière, il ne s'agirait que d'une question de «dosage», enfin rien d'inaccessible.

— Hum... ne laissez rien au hasard ! L'enjeu est trop important !

— Soyez sans crainte Agamemnon, tout est sous contrôle, intervint Ménélas.

— Aucun risque que ces chevaux mal dressés ruent à tort et à travers, Ménélas ?

— Non, vraiment. Tout est sous contrôle. Nous avons été contraints de conduire à l'abattoir les chevaux qui s'étaient trop gravement... blessés.

Agamemnon parut perturbé par cette annonce en apparence futile. Se ressaisissant, il fit volte-face et s'adressa au troisième homme, plus tendu que les autres.

— Bien. Et vous Nestor, avez-vous réalisé l'étude que je vous ai réclamée sur les effets des événements ?

— Oui..., voici le rapport monsieur le min...

Le regard noir et meurtrier que lui adressa Agamemnon foudroya Nestor. Une chaleur intense lui envahit la poitrine et lui brûla les joues. Il dut déglutir avant de se reprendre.

— Heu... voici le rapport.

— Que dit-il en résumé ? demanda sèchement Agamemnon, considérant l'incident à peine clos.

— Plus de 75% de la population attendent une reprise en mains énergique du pays...

— Parfait, parfait... fit Agamemnon avant de rajouter, poursuivez le programme et tenez-vous prêts. La crise que vient de connaître le pays ces trois dernières semaines n'était qu'un exercice grandeur nature. Nous avons besoin de temps pour assurer ce projet, plusieurs mois, des années sans doute mais, un jour, il faudra passer à la vitesse supérieure. Vous devrez être

prêts. Et alors seulement, nous pourrions nous montrer au grand jour, vous !, à mes côtés. D'ici là, nous devons limiter nos contacts au strict minimum...

Puis, demeurant parfaitement immobile, Agamemnon fixa intensément le quatrième homme resté en retrait dans un recoin sombre. Il lui lança :

— Quant à vous Ajax, soyez là où il faut quand il le faudra. Sans vous, tout ceci n'a aucun sens... Aussi, ne faillissez pas. Si tout se passe comme cela se doit, vous aussi connaîtrez le pouvoir ! Au revoir, messieurs.

*

Quelques années plus tard...

Saint-Nicolas-de-la-Grave (Tarn et Garonne), à l'embouchure du Tarn,
21 avril, 09h45 (J-16).

La peur n'était rien à côté de ce que ressentait le jeune garçon. Sa course effrénée l'obligeait à pousser des petits cris de panique. À ses plaintes se mêlaient de bruyants sanglots qu'il laissait sans honte s'échapper de sa gorge en feu. Il était si terrifié que sa raison était à deux doigts de le quitter. Il avalait la moindre poche d'oxygène comme une bénédiction. Ses poumons lui provoquaient des brûlures insoutenables.

Sa petite taille était un atout. Il réussissait à se faufiler avec adresse entre les arbres aux branches basses. Parfois trop nombreuses, certaines lui fouettaient le visage, lui arrachant un cri supplémentaire de douleur. Les ronces lui labouraient les chairs, sans pitié. La terreur qui émanait de ce pauvre garçon avait pétrifié les lieux. Les oiseaux s'étaient tus. Même le vent s'était enfui, loin, très loin. Tout paraissait figé dans ce sous-bois que la faiblesse du jour peinait à éclaircir. Tout, sauf cet adolescent qui savait que lui seul détenait les clés de sa survie. Il avait déjà compris que son existence s'arrêterait nette dans cette forêt inhospitalière si ses poursuivants le rattrapaient. Comme les autres, il avait été prévenu... Et pourtant, il les imaginait tout proche, juste derrière lui. Il ressentait presque sur sa nuque leur haleine chaude aux senteurs de sang. Pour un peu, il sentirait leurs mains se refermer sur ses épaules.

Alors, il risqua un œil en arrière et constata avec horreur que ses poursuivants étaient plus proches qu'il ne l'avait imaginé. Ils étaient là, tout au plus à une trentaine de mètres !... Leurs silhouettes, menaçantes et effrayantes dans leurs costumes noirs, déjouaient avec aisance l'anarchie de la flore qui usait de sa totale liberté pour croître comme bon lui semblait.

Paniqué, l'adolescent redoubla d'efforts. Ce n'étaient plus des cris plaintifs que le jeune garçon poussait mais des pleurs hystériques. Sa vie ne tenait qu'à un fil et il ne voulait pas qu'il rompe. Dans sa course folle, il crut distinguer, juste devant lui, un endroit dégagé. Avec un peu de chance, sa jeunesse lui permettrait de gagner du terrain sur ses poursuivants. Mais

ses yeux, que la vitesse et la panique embrumaient, ne lui permirent pas de comprendre à temps que sa fuite allait bientôt s'interrompre. Tardivement, il se rendit compte que le dégagement qui s'offrait à lui n'était autre qu'une large étendue d'eau.

C'en était fini. De façon étrange, un semblant de calme s'empara de lui. Il s'arrêta de courir tout en continuant à avancer. Déjà, dans son dos, les craquements de quelques branchages morts sous le pas de ses geôliers se firent de plus en plus nets. Sans retenue, le jeune garçon laissa alors le flot salé de ses larmes lui inonder le visage. Puis il se retourna...

*

Tout près, au même moment.

De ses reflets irisés, l'œil globuleux étirait en tous sens les herbes hautes et les arbres aux feuilles naissantes. Tapi dans la végétation éthérée, l'homme demeurait parfaitement invisible, le regard fixe. Son globe vitreux guettait implacablement la proie inconsciente de son imminente capture. Puis, le déclic eut lieu.

Un timide sourire de délectation anima aussitôt le visage de Jacques Maniault. Il sut immédiatement que la photographie qu'il venait de prendre allait rejoindre en bonne place son précieux album. Celui qui regorgeait déjà de centaines de clichés d'instant volés à des volatiles tous plus colorés les uns que les autres.

—*Botaurus stellaris*. Je t'ai eu mon pote ! se lança intérieurement l'ornithologue amateur, fier de sa prise.

À quelques mètres de lui, le butor étoilé continuait à évoluer lentement sur la berge de l'étang. Ignorant tout de la présence du prédateur d'images, il transperçait la vase de son bec effilé, une intrusion mortelle pour tout mollusque qui avait eu la mauvaise idée de s'y laisser engoutir. L'ornithologue rechargea délicatement son appareil photographique, un argentique Minolta Dynax 60 24X36 qu'il ne parvenait pas à se résoudre à remplacer par les petites merveilles de technologie numérique.

Il fallait dire que Jacques Maniault était un conservateur hors pair, un matérialiste sentimental. Il tenait fièrement en mains l'appareil que ses anciens collègues policiers du fameux SPHP, le service de protection des hautes personnalités, lui avaient offert. C'est tout ce qu'il lui restait de ces temps mémorables où, au service du président de la république, il côtoyait les plus grands de ce monde. Jusqu'à ce foutu grain de sable... quatre ans déjà.

Mais pour le moment, Jacques Maniault réalisait photographie sur photographie pour immortaliser sa cible. À plusieurs reprises, l'oiseau s'était figé en cherchant à démasquer l'intrus dont il ressentait la présence néfaste. Mais l'ornithologue, parfaitement dissimulé sous

ses artifices, faisait partie intégrante du décor. Même les faibles cliquetis du déclencheur ne parvenaient pas à troubler le silence du marais.

Soudain, sans aucune raison, le petit héron se mit à courir éperdument et disparut dans les phragmites. Jacques fronça les sourcils. Il savait que l'oiseau avait forcément détecté une anomalie dans cette nature endormie. Le photographe amateur ne pouvait en être à l'origine, n'ayant pas bougé d'un millimètre. L'animal avait forcément senti un danger. Jacques Maniault aiguisa son regard et chercha à identifier l'origine de la fuite du butor étoilé. Mais il n'y parvint pas.

Il dut se résoudre à abandonner la partie. Après tout, c'était peut-être lui la cause. Peut-être avait-il révélé sa présence d'un geste déjà effacé de sa mémoire. Mais qu'importe. Il avait eu le temps de mitrailler le bel oiseau. D'un léger mouvement de tête, il vérifia le compteur de son appareil photographique.

La valeur d'un ornithologue ne se mesure pas à sa capacité de dénicher les meilleurs coins ou encore les meilleurs moments de la journée pour surprendre l'oiseau rare. Il faut savoir provoquer les destins d'une rencontre inoubliable. Jacques était de ceux qui, pour rien au monde, ne voulaient connaître la frustration d'être à court de clichés lors d'un tel moment. Aussi, tout en enclenchant le rembobinage de son film, il plongea délicatement la main dans son petit sac militaire aux couleurs bariolées.

Il allait en sortir une pellicule neuve lorsqu'il redressa la tête. Il n'aurait pu l'affirmer sur le moment mais il lui avait semblé entendre un cri. Un moment, il pensa qu'il s'agissait du butor étoilé mais le cri ne provenait pas de l'endroit où le petit héron s'était enfui. Il tendit l'oreille mais les secondes qui suivirent demeurèrent silencieuses. Soudain, des éclats de voix se firent plus nettement entendre. Cette fois-ci, le doute n'était plus permis.

En fait d'éclats de voix, il s'agissait plutôt de gémissements ; ceux d'un homme qui paraissait n'avoir plus que cette solution pour évacuer sa peur. Avant qu'elles ne prennent forme humaine de l'autre côté de l'étang, Jacques avait déjà identifié trois voix différentes. Il remarqua tout d'abord à une petite centaine de mètres, un jeune homme s'approcher de la berge en reculant lentement, les épaules basses et les bras ballants le long du corps, comme résigné. Puis, deux individus d'âge mur surgirent brutalement face à lui. Ce qui l'étonna immédiatement était la tenue vestimentaire de ces deux hommes, costume et cravate noirs sur chemise blanche. À cette distance, le jeune homme paraissait bien plus malingre que les deux molosses. Pour Jacques, il ne faisait aucun doute que celui qui reculait était un adolescent.

Jacques Maniault sut immédiatement que quelque chose de grave allait se produire. Il le sentait. Jusqu'à présent, son sixième sens ne l'avait jamais trahi. C'était sans doute grâce à

cela qu'il était encore vivant aujourd'hui. Pour cette raison, il décida de rester dissimulé. Il ragea intérieurement en se rappelant que son appareil photographique était vide. Il défit au plus vite une pellicule neuve de son emballage de plastique noir mais il n'eut pas le temps d'en faire plus. Tout bascula très vite.

L'un des deux hommes cravatés sortit une arme de poing de sous sa veste et, sans aucune hésitation, fit feu à trois reprises sur l'adolescent. Le corps du jeune garçon tressaillit à chaque impact avant de tomber comme une pierre dans les eaux froides du Tarn. Déjà, les petites vaguelettes qui fuyaient le cadavre s'imprégnaient de la rougeur de son sang.